

MUR 1771

Cent vingt-cinquième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1983.

Mes chers confrères,

On ne peut contenter tout le monde et son père, disait le bon La Fontaine. Pour avoir couvert Jacques Brel de fleurs, je fus loué par d'aucuns et noirci par d'autres. D'un côté, les fervents de la poésie, les consommateurs, si j'ose dire; en face, les fabricants, les versiculateurs, ulcérés d'être comparés à un homme qui traduit sa navrance en chantant.

Je comprends les deux clans et me félicite de cette prouesse, car c'est proprement marier l'eau et le feu. La chose est possible à cause de la nature même de la poésie. Parce que c'est un concept comme l'amour ou Dieu. Tout le monde en parle, nourrit sa petite idée, l'explique à sa manière et, au bout du compte, n'y entend goutte.

Dans ma lointaine jeunesse, une mienne cousine promenait partout un album de poésie auquel ses intimes étaient conviés à collaborer par des vers ou par l'énoncé de quelque pensée profonde. J'y lus un quatrain d'une facture si définitive que, gravé dans ma mémoire, il me décida de ne jamais me livrer à des exercices aussi périlleux. Le voici :

« Je t'aime
Fais de même
Tour à tour
Vive l'amour ! »

Heu ! nous n'en sommes plus là ,diront les novateurs impénitents. En vain des timorés rêvent d'un retour improbable à des formules éprouvées. C'est douter de l'esprit humain, inarrêtable dans sa poussée créatrice, dût-elle faire sauter tout le bazar, je veux dire la Terre entière.

Ainsi, l'autre jour, participant à une émission de la T.V. je découvris une nouvelle variété de la poésie éternelle, la poésie-calembour. Un travail d'une spontanéité fortement truffée de réflexion. Il fait penser à la contrepèterie, dont quelques auteurs de marque ne dédaignent pas les charmes. On connaît l'apostrophe : « Courbe-toi, fier Sicambre » qui permet de dire à un tordu : « Cambre-toi, fier si courbe ». Parfois l'innocence s'en mêle, telle l'anecdote contée par André Thérive, grand admirateur du genre : « Par exemple, la réflexion qui vint, paraît-il, à la dévote mère de Francis Jammes, après une visite que lui avait faite André Gide : « Ton ami a l'air bien élevé. Dommage qu'il soit protestant. Ah, s'il n'y avait pas ce Lutin et ce Calvaire ! »

Nous la savons, depuis Queneau et d'autres, la prose participe aussi à ces jeux cabriolants. Tel le poète des calembours, Jean-Pierre Verheggen, préfaçant « La légende d'Ulenspiegel » : « Allons-y franchement, Hypocras Lecteur ! Mon sans-blague ! Mon tonneau ! mon tonnerre ! mon frère crevé de verres à Thyl-la-rigot ! Allons dans la keute, la keukeute et la colibalan de la langue vivandière ! » Une approche de Charles de Coster ? Tous les chemins mènent à Rome, dit le proverbe, mais il y a parfois d'affreux détours...

Ceci dit, je constate avec mélancolie que les remous littéraires se sont apaisés. Finies les diatribes vengeresses que secouaient le Bois sacré ! Ses frais bocages n'entendront plus que le gazouillis des poètes aux soirées de l'A.E.B. Roboratives, elles encouragent, stimulent, encensent et félicitent tous les ouvriers du verbe, et c'est très bien, même si, pour ma part, je préfère par ci, par là, quelque coup perturbateur, car, comme dit Mallarmé :

« Un Ennui, désolé par les cruels espoirs
Croît encore à l'adieu suprême des mouchoirs ! »

Quelle chance ! Je suis tombé en arrêt devant un nouveau venu, le « Bulletin Jeune Belgique ». Il nourrit de vastes ambitions non seulement il entend rendre hommage à Max Waller et ses compagnons, les éveilleurs définitifs de nos lettres, mais veut se consacrer — noble tâche ! — à mieux faire connaître nos auteurs aborigènes, sans exclure j'imagine, les naturalisés. Plein de renseignements utiles, il cite un journal anglais, selon lequel, la Belgique aurait la plus forte dette



publique, le plus grand nombre de ministres et itou de fonctionnaires. Ne nous plaignons pas. Ces servitudes ne sont-elles pas le ciment de nos institutions ? Perfectionnées comme elles le sont, elles coûtent forcément cher. La perfection, on le sait, est hors de prix et celle dont nous jouissons est poussée à un tel point que même les responsables ont de la peine à s'y retrouver. Il n'y a guère déjeunant avec un ministre d'état, il m'avoua son ignorance du grave problème de l'insémination des vaches flamandes par des taureaux wallons, à moins que ce ne soit l'inverse. Tant de graves problèmes accablent les grands commis du pays, qu'un simple particulier se demande comment ils sortent de ces travaux dignes de feu Hercule. Le hasard me permit d'entendre un ministre du genre communautaire énumérer ses accablantes obligations, tissées d'assemblées et de vernissages, de poignées de main et de discours. Où irions-nous sans ces vaillants ? Et n'oublions pas, nous les auteurs, ceux qui sont les gardiens et même les fourriers de notre culture. Je me reprends, il me faut dire de nos cultures, car, depuis la magnifique prise de conscience de la Wallonie, la Belgique est riche, non seulement de la flamande et de l'allemande, mais elle a doublé officiellement la française par la wallonne. Je tiens pour un événement historique, le discours prononcé par le gouverneur de la province de Liège lors de l'ouverture de la dernière session de conseil provincial. En effet, le représentant du roi a parlé en wallon, ce qui hausse cet idiome au rang de langue nationale.

Je confesse, et je bats ma coulpe, que nous avons toujours été injustes en traitant cette langue de dialecte. On ne saurait nier des évidences. Quand je lis : « Les arôyes dè cir » ou « Li conse as cwèrbas », j'avoue que tout en croyant entendre quelque peu le français, il m'est impossible d'y déceler qu'il s'agit du « sillon du ciel » et de « ferme aux corbeaux ». C'est bel et bien un autre idiome auquel un simple francophone demeure fermé. Et je comprends ce retour aux sources. C'est le sursaut d'une fierté raciale longtemps bafouée. Dans l'histoire, il n'y en a que pour la Flandre ou les Flandres, et le lion de sable armé et lampassé de gueules étend parfois ses griffes jusqu'au Namurois. Et que lui opposer, sinon les gardes wallonnes, ces mercenaires au service de Sa Majesté Catholique ? D'où aujourd'hui, le geste de ce coq qui lève si fièrement la patte.

Il faut saluer toutes les cultures, grandes et petites. Les petites ruisseaux, on le sait, aboutissent aux grandes rivières, et puis, il y a les fleuves, les mers et les océans, et c'est toujours de l'eau. Il en est ainsi de la culture, notre bain nourricier. Aussi, je termine en criant : « Vive la culture ! » Et je regrette que l'orthographe ne permette pas d'y mettre un grand Q !

ROGER AVERMAETE.



BLOC-NOTES

Le Belge sorti du tombeau malgré des communautaires farouches, bien décidés à l'y reconduire à bref délai, a parfois des réactions surprenantes.

Tout récemment, dans un ci-devant faubourg d'Anvers, riche, comme il se doit, d'une maison de culture, fut organisée, avec grand succès une exposition de la frite. Fait significatif et j'oserais dire signifiant ! La frite est par excellence notre symbole national. Flamands, Wallons et Bruxellois restent indissolublement fidèles à son culte comme à sa consommation. Signe indéfectible d'union, comme le football et d'autres plaisirs populaires, elle affirme notre identité dans le monde.

★

Dans tous les dictionnaires, le mot communautaire s'applique à des choses mises en commun. Il a un sens positif et ne colle pas aux scènes de ménage. En Belgique, il a un sens nettement séparatiste. Et tant pis si l'étranger n'y comprend goutte ; beaucoup de Belges se trouvent d'ailleurs dans le même cas. J'avais espéré que le professeur Hanse aurait mis bon ordre dans ce gâchis. Hélas, dans son dernier Dictionnaire, il le couvre de son autorité, tout en marquant une préférence pour « intercommunautaire », préférence toute théorique, puisque personne ne s'en soucie. Et nos disputes séparatives resteront communautaires.

★

Il y a quarante ans, mourut René Vaes, écrivain précieux, un peu hors du siècle, d'une nature inquiète, sans doute à cause du mal qui le rongea et dont il mourut à quarante-quatre ans. Il avait débuté, en signant Buffalmaco, dans cette curieuse revue antidatée « Le Melon bleu » — parue sous l'occupation allemande, où débuta aussi Paul Neuhuys (Lubin) et qui parut sous la férule de Marie Gevers (Jean Maris). Il fut l'un des fondateurs de « Lumière » et publia plusieurs livres de contes. On l'a complètement oublié.

Il me plaît de saluer sa mémoire.

R.A.